

le gouvernement de la Colombie britannique, et nous avons un arpenteur du gouvernement et des chaîneurs qui se trouvent placés sous ses ordres. C'est le crédit ordinaire affecté aux arpentages annuels.

M. CHARLTON: Combien avons-nous d'agences dans la province.

Sir JOHN A. MACDONALD: Six.

181. Sauvages du Manitoba et du Nord-Ouest \$791,640.47

Sir JOHN A. MACDONALD: J'attire l'attention du comité sur la diminution de ce crédit. Il y a une diminution pour chaque article, excepté celui qui est relatif aux provisions destinées aux sauvages dans le besoin, qui est augmenté de \$60,708. La diminution sur tout le crédit est de \$33,359. Les dépenses affectées à cette fin ont été très considérables, mais je crois que l'an prochain, elles seront considérablement diminuées. Les sauvages quittent Fort-Walsh pour se rendre sur leurs réserves, et dès qu'ils s'y trouveront fixés, ils deviendront de plus en plus aptes à se suffire à eux-mêmes.

M. CHARLTON: Je crois que, l'année dernière, ou dans les deux années précédentes, les dépenses ont considérablement dépassé les crédits affectés. Je pense que le crédit voté pour les sauvages privés de subsistance, dans le cours de l'année 1881-82, a été de \$102,000. L'honorable ministre pourrait-il nous expliquer la cause de cette dépense extraordinairement considérable?

Sir JOHN A. MACDONALD: L'an dernier, lorsque la Chambre a voté le crédit, j'ai donné de longues explications sur les sauvages dans la misère, j'ai parlé de la disparition complète du bison, et de la tactique adoptée par le gouvernement américain, consistant à établir un cordon parfait, de manière à empêcher le bison de traverser les lignes. Autrement, les sauvages du Nord-Ouest, à l'exception des tribus qui se livraient un peu à la pêche, se nourrissaient de bison. La chair de cet animal leur tenait lieu de pain, de vin et de viande, et cet aliment leur a complètement manqué.

Comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas fâché que la chose se soit produite. Aussi longtemps que l'on pouvait espérer que le bison se montrerait dans le pays, il n'existait aucuns moyens d'engager les sauvages à se fixer sur leurs réserves. L'absence totale du bison, l'année dernière et il y a deux ans, a mis les sauvages du Nord-Ouest à la merci du gouvernement. Comme chrétiens et comme hommes, nous ne pouvons les laisser mourir de faim, et nous sommes obligés, quelles que soient les dépenses que nous ayons à encourir, de leur fournir de la nourriture. Il était préférable de les nourrir que de les combattre. A chaque instant nous étions exposés à une attaque, et des hommes affamés savent se servir lorsqu'il le faut.

L'an dernier, nous avons fait beaucoup pour établir les sauvages sur leurs réserves, et nous aurions réalisé des progrès encore plus considérables si le bruit n'avait pas couru que le bison avait traversé la frontière et se répandait dans le pays. Dès que les sauvages apprirent la nouvelle, ils mirent de nouveau tout travail de côté. Le bison n'est pas venu en troupeaux considérables. Quelques sauvages ayant entendu dire qu'il avait traversé la frontière, partirent pour la chasse afin de se procurer leur ancien aliment, mais ils constatèrent qu'ils avaient été trompés et qu'ils auraient eu bien meilleur compte de demeurer sur leurs réserves. Je crois que le système de surveillance que les Américains exercent sur la frontière est si parfait, que le bison a disparu pour toujours du Canada. Les sauvages en sont convaincus, et ceux qui se sont établis se montrent bons cultivateurs, c'est-à-dire qu'ils suffisent à leurs besoins, et les rapports qui ont été fournis sont très encourageants pour l'avenir.

M. CHARLTON: Je vois figurer parmi les dépenses portées dans les comptes publics de l'année finissant le 30 juin

Sir JOHN A. MACDONALD

dernier, une somme très considérable payée à MM. Baker et Cie. Où se trouve cette maison?

Sir JOHN A. MACDONALD: A Fort Benton, Montana.

M. CHARLTON: C'est, je crois, une maison américaine.

Sir JOHN A. MACDONALD: Oui.

M. CHARLTON: L'autre soir, lorsque j'ai parlé du mode d'arpentages suivi dans le Nord-Ouest, j'ai demandé pourquoi l'honorable monsieur n'avait pas adopté dans son intégrité le système américain, et il m'a répondu que je puisais mes inspirations à Washington. Où l'honorable ministre a-t-il puisé l'inspiration qui le porte à permettre à une maison américaine d'obtenir une fourniture de \$462,000, qui aurait pu être faite par nos propres marchands.

Sir JOHN A. MACDONALD: C'est le plus impérieux des monarques, c'est-à-dire la nécessité qui m'a inspiré de m'adresser à la maison Baker et Cie pour ces provisions. Personne autre qu'elle ne pouvait fournir sur le versant oriental des Montagnes Rocheuses, la nourriture destinée aux Pieds-Noirs et aux Gens du Sang. On ne pouvait faire venir des provisions d'un autre endroit que du Montana. Je dois dire que bien que les membres de cette maison soient américains, ils ont rempli leur contrat d'une manière satisfaisante;—ils se sont montrés justes, honnêtes, généreux et pleins de bonne foi. Ils ont loyalement concouru avec les autres commerçants, car les contrats sont toujours adjugés à l'enchère publique, mais personne ne pouvait se présenter pour faire des offres pour la fourniture d'approvisionnement dans l'extrême ouest. La compagnie de la Baie d'Hudson a présenté des soumissions pour une quantité considérable d'approvisionnement. D'autres personnes, le capitaine Howard, que connaît peut-être M. Watson, a fait des offres, et cette année sa soumission est la plus basse pour certains approvisionnements. L'année prochaine, le chemin de fer du Pacifique sera terminé jusqu'à Algoma, et toutes les parties de la Confédération, principalement Ontario, qui se trouve la plus rapprochée, pourront présenter des offres pour ces fournitures, et en particulier pour le lard, la farine, et autres articles auxquels les sauvages ont droit, en vertu des sept traités qui existent, et les fournisseurs en général se feront entre eux une vive concurrence.

M. CHARLTON: Je suis très heureux d'entendre l'honorable ministre donner une aussi bonne note à ces commerçants américains de Fort-Benton, Montana. Je présume que c'est un bonheur pour ces messieurs de n'avoir pas résidé vingt-cinq ou trente ans au Canada et de n'être pas devenus sujets anglais, car alors, sans aucun doute, leur fidélité aurait été mise en doute; mais en leur qualité de résidents américains, ils jouissent d'une excellente réputation et transigent des affaires considérables avec le gouvernement. J'ai examiné les comptes et il me semble que, dans bien des cas, les prix sont plus élevés qu'on pourrait le croire nécessaire. La farine est comptée au sac. Je ne sais pas quel est son poids dans le Nord-Ouest.

Sir JOHN A. MACDONALD: 98 livres.

M. CHARLTON: La farine d'orge se paie \$6 le sac à Edmonton; ce prix me paraît excessif. Ce poste se trouve sur la rivière Saskatchewan.

Sir JOHN A. MACDONALD: Nous ne pouvons l'avoir dans d'autres conditions.

M. CHARLTON: Owen Macdonald, de Prince-Albert, qui se trouve, je crois, au milieu d'un district agricole, a demandé un prix semblable. N'auraient-ils pas élevé le prix de l'orge dans cette localité?

Sir JOHN A. MACDONALD: Ils ne l'élèvent pas assez.

M. CHARLTON: Le 23 avril 1881, on a payé le lard fumé, à Battleford, à Mahoney et McDonald, à raison de 21